

(I) VERS LE CONGRÈS D'UNIFICATION DES TROTSKYSTES GRECS (Thèse du C. C. du Parti Révolutionnaire Internationaliste).

Le congrès d'unification se prépare sous les meilleurs auspices. La révolution marque des points en Orient. Des étincelles partant de là iront mettre le feu à la poudrière européenne. Des secousses révolutionnaires ébranleront la planète. Les masses mettront en pièces les barrages social-démocrate et stalinien, et leur élan sera infiniment plus puissant que leurs premiers assauts d'après-guerre. Les lavés parleront à nouveau le langage de 1905 et de 1917. Tel doit être le processus des événements à venir immédiatement, déterminés par la logique même des lois historiques. Mais l'issue victorieuse des batailles révolutionnaires — si puissante que soit la pression des masses — dépendra de l'existence d'un parti révolutionnaire ayant une politique juste et une audace sans limites. C'est ce que l'expérience historique a prouvé positivement et négativement. Ce parti ne peut pas naître du néant et sortir, comme Minerve, du front de Jupiter.

Il est la cristallisation organisationnelle et politique de la lutte de classe, et en particulier de la lutte à l'intérieur du mouvement ouvrier contre toutes les variantes des tendances petites bourgeoises, les influences et les agents conscients ou inconscients de l'ennemi de classe. Notre parti, dans une lutte longue, dure et dramatique, par sa ligne conséquente, par son intransigeance et avec le sang des meilleurs de ses militants, a préparé l'ossature de l'édification du parti. Les matériaux de construction destinés à combler cette ossature devaient être fournis par l'histoire avec le développement du mouvement des masses. Telle était l'opinion de la majorité de notre comité central.

Le fait que le programme que nous avons élaboré dans une lutte intransigeante contre toutes les autres tendances a été adopté par ceux qui l'ont combattu, prouve la force de nos idées. Mais, en même temps, leurs hésitations et leurs lâchetés, leur confusion et leur apparition en tant que « tendance » particulière, montre le danger que courent nos idées. Nous étions persuadés qu'à la première crise politique, la preuve serait faite qu'on ne peut pas tricher en politique comme on triche aux cartes, et que les ouvriers partisans de la IV^e Internationale reconnaîtraient et trouveraient leur parti. Mais la majorité de notre parti décida de marcher avec le Parti Ouvrier Internationaliste et le comité régional de Salonique vers un congrès d'unification. Les camarades sont persuadés que notre programme pur, dans son ensemble et avec toute sa vigueur, s'imposera et deviendra le programme du parti unifié. Nous allons en faire l'expérience. L'existence dans le Parti Ouvrier Internationaliste de jeunes ouvriers et étudiants justifie cette conviction. En tout cas, les discussions qui auront lieu auront de toutes façons une importance. Mais à une condition indispensable : que toutes les conceptions soient formulées avec clarté, que tout soit élucidé, que toutes les divergences soient mises au point, que rien ne reste imprécis et obscur. Avant tout, que soient précisées nos divergences sur la guerre, l'occupation et sur notre attitude envers le mouvement de résistance. Sinon il sera impossible au parti d'élaborer une ligne et de la contrôler sur la base de son expérience. Les erreurs et les idées qui seraient camouflées retrouveraient leur force dans les moments décisifs, au moment où tout dépend de la fermeté et de l'unité idéologique du parti ; et alors le parti sauterait. Sur cette question, nous voulons croire que tous les camarades sérieux de toutes les tendances seront d'accord avec nous.

I. — Notre devoir pendant la guerre

1. Notre devoir pendant la guerre est strictement déterminé par le caractère de cette guerre. Le caractère de la guerre est déterminé par le caractère du régime social ainsi que par le caractère de la classe qui mène la guerre. Il est sans intérêt pour le prolétariat révolutionnaire de savoir quelle est la forme politique qui, juridiquement, est l'agresseur, sur quel territoire ont lieu les opérations et si les masses y participent avec enthousiasme. Tout ceci ne change en rien notre attitude envers la guerre.

Ce sont là des principes inflexibles et qui restent intangibles dans n'importe quel « changement de condition ». Et, d'après ces principes, la guerre fut, du début à la fin, une guerre impérialiste, même du côté grec.

Le devoir de notre parti pendant la guerre était, indépendamment de n'importe quelle condition et indépendamment de sa force numérique, de se servir des difficultés créées par la guerre pour développer l'activité politique des masses et transformer la guerre en guerre civile contre le système capitaliste et pour son renversement.

2. Cette formule programmatique générale ne suffit pas, comme l'expérience de la première et de la deuxième guerre

mondiale l'a prouvé, pour préserver le parti du danger des déviations social-patriotiques. Il faut souligner quelques détails qui découlent de cette position générale. La justification de la « défense de la patrie » sous n'importe quel prétexte est du chauvinisme d'où découle logiquement l'abandon de la lutte de classes. De même, l'abandon, la suspension, le freinage de la lutte de classe sous n'importe quel prétexte est du chauvinisme.

Le révolutionnaire doit, indépendamment des phases des opérations militaires, souhaiter la défaite de « son » gouvernement. Il doit lutter sur le plan pratique avec conséquence pour la transformation de la guerre en guerre civile. Dans la guerre, par la situation que la guerre crée, la lutte du parti révolutionnaire devient plus nationale dans sa forme, mais par là plus internationaliste dans son contenu. Il n'y a d'autre ennemi que notre propre bourgeoisie.

Le parti révolutionnaire ne peut, dans la guerre, chercher l'anneau le plus faible de la chaîne capitaliste en dehors de son propre pays. Et il peut moins encore le chercher dans les pays ennemis ; cette recherche ne pourrait que suspendre la lutte de la classe ouvrière contre sa propre bourgeoisie. C'est l'action qui montrera où est l'anneau le plus faible. Le prolétariat de chaque pays porte de toute sa force des coups sur l'anneau qui se trouve devant lui, c'est-à-dire sur sa « propre » bourgeoisie. Et ces coups, dans tous les pays, dans tous les anneaux, sont indispensables pour que l'anneau le plus faible soit brisé et pour que la révolution s'étende de là dans tous les pays.

Dans les conditions de la guerre où la bourgeoisie et ses laquais emploient tous les moyens pour fanatiser et exaspérer les masses, le parti révolutionnaire ne peut pas, sous prétexte d'être impartial, se servir dans sa propagande contre la guerre des atrocités de « l'ennemi ». Au contraire, il a le devoir de dénoncer les atrocités et les crimes de sa bourgeoisie nationale, et même de dévoiler courageusement les exagérations et les mensonges portés contre « l'ennemi ». La dénonciation des atrocités de l'impérialisme « ennemi », ainsi que la lutte contre celui-ci, est l'œuvre du prolétariat révolutionnaire de ce pays. Les révolutionnaires internationalistes, en luttant contre « leur » bourgeoisie, et pour la transformation de la guerre en guerre civile à l'intérieur de leur propre pays, ont la conviction inébranlable que leurs frères des autres pays accomplissent leur devoir comme eux-mêmes le font.

Le prolétariat d'un autre pays, comme le prolétariat de n'importe quel pays, n'est doté d'aucune mission messianique particulière. Et il est hors du cercle de son activité et de sa compétence de faire, dans les conditions que crée la guerre, une propagande contre la guerre dans le pays « ennemi ». Il n'y a, pour les ouvriers et les soldats du pays « ennemi », de propagande plus persuasive que l'exemple de la lutte inflexible et courageuse contre notre propre bourgeoisie. Le prolétariat d'un pays acquiert le droit de s'adresser aux ouvriers des pays ennemis après sa propre libération. C'est alors qu'il mettra à la disposition de la révolution mondiale toute la force que le pouvoir lui donnera.

C'est sur ces « détails » que notre parti insiste avec intransigeance, et c'est par ces détails qu'il se distingue des autres courants et des autres tendances.

3. Les rapports de notre parti avec les autres partis ouvriers dans la guerre sont déterminés par l'attitude de ces partis devant la guerre. Leur politique chauvine exclut toute collaboration et tout front unique avec eux. Ni une coïncidence provisoire des intérêts de la bureaucratie et du prolétariat, ni les illusions des masses que ces partis représentent dans les conditions créées par la guerre n'offrent un terrain de collaboration. Dans ce sens, il n'y a, dans les conditions créées par la guerre, aucune différence entre la social-démocratie, le stalinisme, les partis bourgeois démocratiques et le fascisme. « La guerre, comme la révolution, pose nettement les problèmes pour ou contre la guerre. Pour la défense nationale ou pour la lutte révolutionnaire. » (Trotsky.) Tant que la classe ouvrière, écrasée par le fascisme et à cause de la politique de la social-démocratie et du stalinisme, continue à être liée au char guerrier de la bourgeoisie, le parti révolutionnaire ne peut être autre chose qu'un groupe peu nombreux de militants fidèles et dévoués qui défendent le principe et les intérêts de la révolution prolétarienne contre le courant.

Mais c'est cette politique qui aide au regroupement des forces de la classe ouvrière et à la transformation de la guerre en révolution. C'est elle qui prépare le parti pour l'avenir. L'expérience de la première et de la deuxième guerres mondiales a prouvé positivement et négativement le bien-fondé de ces idées.